

Jean-Luc Menet

Complètement retournés

M+ ÉDITIONS

6 rue Masséna

69006 Lyon

mpluseditions.fr

*À mes enfants Louise, Pierre et François
qui ont toujours cru en moi*

«L'arbre tombe toujours du côté où il penche.»
Proverbe français

Avant-propos

Certains passages de la présente histoire font brièvement référence à des événements ou à des personnages qui apparaissent dans le roman *Complètement frappés*, mais rien ne les relie directement.

Les deux livres peuvent être lus indépendamment l'un de l'autre.

Préambule

Après son road trip du printemps dernier, Gauthier Maurel, que tout le monde appelle Gôt'ché, est tranquillement rentré chez lui à Samain-sur-Clopette.

Mais beaucoup de choses ont changé, à commencer par lui-même.

Prologue

Allongée sur le dos les bras écartés et complètement nue, la femme criait de toutes ses forces. Au-dessus d'elle, un homme la besognait méthodiquement, un horrible rictus au coin des lèvres. On voyait qu'il en avait l'habitude, qu'il maîtrisait l'exercice à la perfection, qu'il y prenait du plaisir.

Il s'agissait d'un plaisir animal bien sûr, sexuel essentiellement, mais qui se mêlait à une sensation plus intellectuelle, plus intense aussi : celle d'avoir une femme à sa merci, une fois de plus, une fois encore. Il faut dire que le couteau qu'il avait posé quelques minutes plus tôt contre la gorge de sa proie lui avait procuré un sentiment de toute-puissance.

Dans la grange où elle se trouvait, la victime continuait à hurler et, malgré ses yeux fermés, elle pleurait abondamment en essayant vainement de faire abstraction du présent, de penser à autre chose. Sans succès.

Dans l'atrocité du moment, elle avait la certitude qu'à moins d'un miracle, elle n'en réchapperait pas. Elle était au courant de cette série de viols qui s'étaient déroulés dans la région au cours des mois précédents ; des viols suivis de meurtres. À moins qu'elle ne réagisse, son destin était scellé : son assaillant allait lui trancher la gorge, comme il l'avait fait avec les autres victimes.

Malgré sa situation désespérée, elle se mit à élaborer un plan. Au moment où l'agresseur jouirait en elle, elle disposerait de quelques instants pour tromper sa vigilance. Elle pourrait alors se rebeller et le frapper violemment. Cette initiative était probablement vouée à l'échec, mais c'était son ultime espoir, un espoir

en forme de lame courbe et affûtée. Sa main droite reposait en effet à quelques centimètres de ce qu'elle savait être une faucille abandonnée là quelques jours plus tôt par son compagnon. Cet outil, à demi caché sous un tas de paille, était sa seule et unique chance. Mais il lui faudrait viser juste, il lui faudrait frapper fort.

Bien sûr, elle avait conscience qu'une fois ce terrible geste accompli, elle ne serait pas au bout de ses peines, car elle aurait alors à affronter ce second individu qui observait la scène depuis le début. Elle n'avait encore aucune idée de la manière dont elle pourrait s'y prendre pour le neutraliser ni même si elle y parviendrait, mais pour l'heure, il fallait qu'elle se concentre sur sa première attaque, la seule qui pouvait lui donner une chance de survivre.

Tandis que le monstre lui déchirait le corps, elle effleura de la main le manche de la faucille. Hélas, elle avait remarqué que son agresseur avait posé son couteau juste à côté. La partie allait se révéler difficile.

Soudain, par-dessus ses propres cris, elle discerna sur sa droite un bruissement que le violeur et son acolyte, trop occupés, ne purent entendre. Elle ouvrit les yeux et aperçut une silhouette s'approcher doucement, celle d'un homme qu'elle connaissait bien. Immédiatement, elle vit en lui une autre occasion de s'en sortir.

Depuis sa position, le nouveau venu ne pouvait distinguer le voyeur qui s'était adossé à une imposante machine agricole. Il s'adressa au prédateur sexuel qu'il croyait seul sur les lieux.

– Qu'est-ce que tu fous ? rugit-il en fonçant sur lui.

Surpris, l'assaillant relâcha un instant son étreinte. Dans un mouvement désespéré, la femme en profita pour allonger le bras vers la faucille qu'elle saisit d'une main ferme. Puis elle frappa violemment son agresseur au visage.

La vision qui suivit fut horrible. Tandis qu'elle rampait pour se soustraire au poids de son assaillant, elle le vit porter les mains à son visage en hurlant comme un damné tout en éclaboussant de

son sang le sol jonché de paille. Au même instant, elle discerna des mouvements de lutte dissimulés par le buste du violeur qui remuait en tous sens sous l'effet d'une insupportable douleur.

Mais une image la frappa au-delà de tout entendement, une image qu'elle ne parviendrait jamais à oublier : celle d'un œil sanguinolent suspendu à l'orbite de son agresseur par un bout de nerf optique.

Partie 1

À corps perdu

1

Grosse chaleur

Plusieurs années plus tard

Jeudi 13 juillet, Samain-sur-Clopette, propriété de Gauthier Maurel

Trente.

En matière de saison estivale, ma sœur et mon frère cadets ont peu de points communs, ou plutôt, ils n'en ont qu'un : le chiffre trente. Ainsi, Stéphane trouve que toute température inférieure à trente degrés centigrades peut être qualifiée de polaire. De son côté, Jackie estime que tout été est pourri s'il ne tombe pas au moins trente millimètres d'eau par jour. Cette différence de sensibilité, Stéphane et Jackie la portent sur leur peau, au sens propre du terme. Ainsi, alors que le premier a, l'été, le visage aussi buriné que celui de Clint Eastwood dans le célèbre long métrage *Pour une poignée de dollars*, Jackie, elle, arbore le teint pâle d'une héroïne interprétant dans un film de zombies... le rôle d'un zombie.

Moi, Gôt'ché pour les intimes, Gauthier pour l'administration, je suis leur strict opposé, c'est-à-dire leur exacte moyenne. Alors que les étés pluvieux me donnent des envies de meurtre, les chaleurs extrêmes m'incitent au suicide. Autant dire que si les températures grimpent et qu'elles sont assorties d'un taux d'humidité élevé, c'est carrément la panique, au point que je serais bien capable de me suicider sur le lieu même d'un crime dont j'aurais été l'auteur.

En ce moment, il faut admettre que je suis servi. Dans le Nord, chaleur rime souvent avec moiteur. Nous sommes le 13 juillet et